

LE QUARTIER «CENTRE-VILLE»



Vue aérienne 2006, Collection Ville de Rochefort

Le plan de Rochefort est tracé au 17^e siècle par le Chevalier de Clerville à partir d'esquisses de Blondel.

En 1675, un mur d'enceinte est érigé autour de la Ville, qui englobe ce qui correspond aujourd'hui au centre-ville.

Si les remparts ont été en grande partie détruits, le découpage des rues en damier permet aisément d'identifier la ville ancienne sur un plan.

L'actuel quartier du centre-ville est élargi, puisqu'il comprend les bassins de plaisance, le cours Roy Bry et le cours d'Ablois.

C'est un secteur particulièrement dynamique de la Ville rythmé par son marché, ses commerces et... ses touristes.



Depuis la création des Conseils de Quartiers en 2001, le service des Archives municipales de Rochefort réalise des expositions sur les quartiers de la ville.

Chacun des 7 thèmes abordés est un coup de projecteur sur un lieu ou un bâtiment du centre-ville. Les anciens habitants du quartier vous les présentent à travers leurs souvenirs.

- Les remparts
- Le marché et les halles
- Les baignades
- L'Olympia et la Coupe d'Or
- La Protectrice
- Les transports en commun
- D'un bout à l'autre du quartier

LA PROTECTRICE

Une association née à Rochefort en 1919...



Les locaux de La Protectrice, 29-33 rue du Port.
L'association occupe longtemps des locaux à l'angle des rues du Petit Marseille et Bonnet. Vers 1953-1954, elle s'installe 29 rue du Port, puis du 29 au 33 rue du Port (entre la rue Thiers et la rue de la Marine). Elle est place Dorléac depuis 2008.
Photographie Bouclaud, Archives municipales de Rochefort

DE LA «MAISON DE REDRESSEMENT» À LA PROTECTION DE L'ENFANCE...

«La Protectrice» est «une association de Patronage des Mineurs des deux sexes, justiciables des tribunaux et des enfants malheureux ou moralement abandonnés». Son but est de donner aux enfants qui lui sont confiés la protection matérielle et morale dont ils ont besoin. Elle les suit jusqu'à leur majorité.

L'établissement s'efforce d'amender et de reclasser socialement les enfants, avec le souci de donner à tous, par l'éducation, un métier convenable.

Certains enfants sont envoyés à La Protectrice par les tribunaux pour vol, vagabondage, attentat à la pudeur, effractions diverses... D'autres y sont placés parce que leurs parents sont démunis ou connaissent des difficultés familiales diverses... Ils ont de 6 à 21 ans.

Cette institution laïque est reconnue d'utilité publique en 1955. Elle porte également le nom d'Institut ou Foyer Paule Maraux. Après maintes évolutions, et débarrassée de l'image de maison de redressement qui lui a longtemps été associée, elle existe aujourd'hui sous le nom d'ADSEA 17.



Repas de Noël à la Protectrice à la fin des années 1950.
Au centre, Paule Maraux.

Paule Maraux

Elle est associée très jeune à La Protectrice, fondée par sa mère en 1919. Institutrice, elle devient présidente puis directrice de La Protectrice de 1945 à sa mort en 1962. Une rue du Petit Marseille porte son nom depuis 1973.



Jusqu'en 1944, avant d'accueillir La Protectrice, le 29 rue du Port est une maison de... tolérance : «La Maison Romaine» !

«Pas de prison, pas de barreaux aux fenêtres, mais une discipline ferme»

Paule Maraux, présidente de l'Œuvre, fait agrandir et moderniser les locaux en 1960. L'établissement n'accepte plus que des garçons, 87 pupilles en internat.

Sud Ouest, mars 1960

Les locaux situés 29 rue du Port sont à la fois le siège de l'association et le foyer d'accueil. Ils comportent, outre l'administration et des locaux techniques, des dortoirs, les chambres individuelles des surveillants, les salles de propreté avec 24 lavabos, la salle de classe, l'atelier de bricolage et la salle d'études. Des travaux ont permis d'installer une cuisine flambant neuve, 6 cabines de douches à eau chaude et un nouveau dortoir pour les jeunes qui se destinent à la Marine.

Les enfants sont partagés en différentes sections :

- Le «home» de semi-liberté : les enfants, en fonction de leur âge, vont à l'école primaire ou secondaire. Certains sont en apprentissage chez des artisans et les plus doués se destinent à la Marine.
- Les jeunes inaptes à l'enseignement technique sont placés à la campagne, en milieu agricole.
- Le Centre d'accueil est destiné aux jeunes «moins faciles», confiés par le Tribunal des enfants.

UN PUPILLE DE LA PROTECTRICE DANS LES ANNEES 1950 Témoignage de Christian Clolus

Christian est né en 1945. Il habite Rochefort avec sa mère et ses 5 frères et sœurs... Il n'a pas 9 ans, en 1954, lorsqu'il est placé à «La Protectrice». Adulte, il s'engage dans la Marine. Il vit aujourd'hui en Australie.



«Le diable en culotte courte» comme se nomme Christian Clolus.

«Je suis rentré à la «Protect» le 14 février 1954 à 17 h 15, dès la sortie de l'école Zola. Mes deux frères et trois sœurs m'attendaient dans la chambre commune, tous en ligne, comme un peloton d'exécution ! Mon estomac fit la cabriole, attendant l'arrivée de l'exécuteur... notre mère ! Je me vois... activant mes pieds de coureur fou, les implorant de faire marche arrière...

Les raisons sont multiples, complexes : mère seule, sans secours, 6 enfants en bas âge, logement et nourriture qui insultent la notion même de ces termes... et puis et surtout le manque... Alors on chipote, on invente... «Il a volé le portefeuille de son frère», «c'est un voleur, un menteur, un fainéant...». J'allais avoir 9 ans le mois suivant !»



«Fouras 1960 : la plage, le sable... et une cheftaine... un oasis dans notre désert. Car la mer était un passage, comme une marée, la cheftaine, elle, était une rivière de douceur féminine, qui nous caressait de sa présence chaque jour.»



«Un chapeau ne fait pas le moine...» Réfectoire de la Protectrice, carnaval mars 1959.



«Les scolaires : les peignes et les brosses...»

«Allez, aux pluches...»

«Pour faire la vaisselle, une grande, large planche de bois, où l'on faisait la plonge pour des dizaines de tables de 8, si nous étions les heureux élus, désignés d'office pour avoir chuchoté quelques mots étranglés... Etpuisilyavait ceux qui débarrassaient le couvert, ceux qui balayaient, rangeaient les chaises, épluchaient les pommes de terre... le rituel. Je devins... le chef du balai !»

Les visites

«Le cœur qui chavire à chaque coup de sonnette. Que de cinéma je me faisais chaque dimanche !!! Si je n'étais pas puni de sortie pour mauvais comportement et si mes notes étaient jugées acceptables, alors la liberté était du voyage, jusqu'à 15 h pile !!! Ma sœur aînée était pour moi comme un père Noël en jupe longue ; me donnant des sous pour aller au cinéma, m'offrant un paquet de cigarettes...»

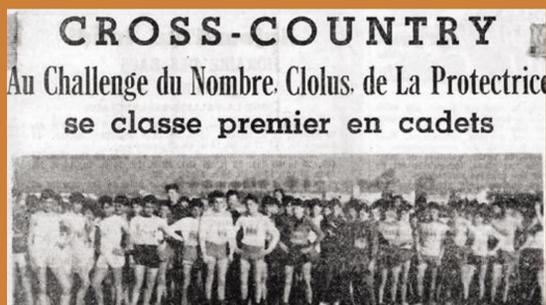
Les hauts murs...

«Un mur, faisant quelques 15 mètres de long, 7 à 8 mètres de haut, peint à la chaux blanche» clôture la Protectrice. «Des dérouillées dont les poings et les cris résonnaient dans les têtes... voilà ce qui attendait les fugueurs, généralement ramenés menottes aux poignets par les flics !»

«LA GRANDE ESCAPADE...»

... c'était le moment de la distribution en ligne... des chaussures et shorts de sport. Chaque jour, ces chaussures trop grandes étaient nos espoirs de sortir... Ce fut la grande évasion pour beaucoup et certains ont atteint de grands succès sportifs, dont un champion de France militaire en athlétisme ! Le sport fut ma raison, non d'être, mais de devenir.

Le «grand frère», le SAR Rochefort, et le «grand-père» Mallifaud, deux noms synonymes de... liberté, amitié, fierté... d'avoir appartenu et être soutenu par ces deux institutions. Ce fut salvateur pour beaucoup de jeunes chez nous... Nous marchions, courions de la rue du Port, tout au long de la route de Soubise, pour rejoindre le stade de football. C'était nos loisirs et mon préféré... courir, courir !».



«Le jour où sur un 800 m je battais, sur la ligne, le grand favori et champion de tous, fut non seulement une victoire sur lui, mais un triomphe sur moi-même !!!»
Sud Ouest

«La plupart des photographies présentées furent offertes par notre secrétaire médicale de l'époque, M^{lle} Claude Petit... qui nous apporta ses marques d'amitié, de compassion et d'affection pendant tant d'années, mais aussi et surtout de petits gestes amicaux, donnant un peu de sens et de lumière à nos jours...»

Les cours

«Ils étaient 3 ou 4, les veinards, à se transformer chaque matin en «civils», habillés comme des êtres humains de l'extérieur, avec leurs beaux cahiers et bouquins tout neufs qui leur donnaient le pouvoir d'aller au lycée Pierre Loti ou au collège technique... Dehors, sans personne pour les surveiller. Les petits ou «scolaires», dont je fus un des premiers, se rendaient en colonne au groupe Emile Zola.»

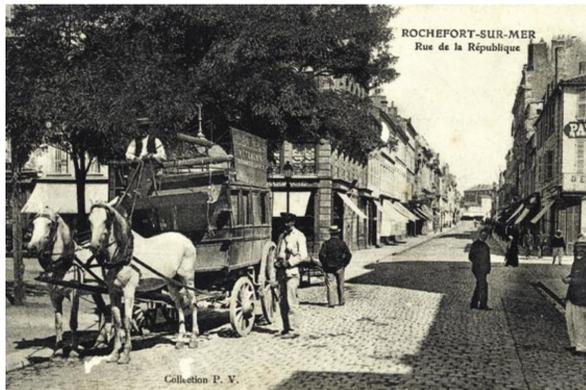


Les cours de la Marine dans les locaux de la Protectrice, vers 1960

Photographies, fonds numérique C. Clolus, Archives municipales de Rochefort

LES TRANSPORTS EN COMMUN

Le réseau autocars



La compagnie de transport de la famille Martin assure les trajets entre Tonnay-Charente et Rochefort. Avant les autocars, la diligence attend les passagers sur la place Colbert.
Carte postale, fonds numérique M. Basse, Archives municipales de Rochefort

DES SABOTS AUX MOTEURS

L'omnibus hippomobile est un mode de transport très répandu dans la ville, alors rythmée par le son des sabots sur le pavé. La traction mécanique se développe peu à peu même si, jusqu'à la guerre 1939-45, rares sont les personnes possédant une voiture.

S'ils ne s'effectuent pas à pied, à cheval ou à vélo, les grands déplacements se font en groupe, dans des autocars.

M. Praud se souvient :

«Prendre le car c'était une fête ! C'était ça ou le cheval, il n'y avait pas de voiture».

Point de ralliement de ces transports en commun : la place Colbert.

UN TRAMWAY À ROCHEFORT ?

En 1882, la ville envisage l'«établissement d'une ligne de Tramway» pour relier Rochefort à Tonnay-Charente.

Les grandes agglomérations sont déjà équipées et le développement du tramway, preuve de modernité, devient un argument électoral pour les cités. Jusqu'en 1914, le projet revient sur le devant de la scène sans jamais aboutir.

AUTOUR DE LA PLACE COLBERT

Plusieurs compagnies sont installées en plein centre-ville. Leurs cars sont stationnés autour de la place et se différencient par la couleur des carrosseries.

M. Praud, né en 1932, décrit ainsi les emplacements :

«Les cars Rouges Charentais, rouges, étaient rue Cochon-Duvivier. Les cars Citram, bleus, du côté droit de la rue de La République, derrière la fontaine. Les cars Martin, gris, de l'autre côté de la fontaine, toujours rue de La République. Le long de la rue Audry de Puyravault, il y avait les taxis».



M^{me} Daubnier témoigne : «Avant, la place Colbert, c'était la gare routière».
Carte postale, fonds numérique J. Nonin, Archives municipales de Rochefort

L'Echo des Cars Martin

Pendant la guerre 1939-45, les cars Martin publient un petit journal «spécialement édité pour distraire nos camarades des Armées». La vie du car y est décrite de façon uniquement satirique :

«Concours de silence. Tous les abonnés sont invités à faire connaître à notre secrétaire générale le nom de la personne la plus silencieuse à bord des cars (homme ou dame)».

n° 4 du 4 février 1940



Siège social et café des «Cars Rouges Charentais», 25 rue Cochon-Duvivier. Juillet 1955, photographie, fonds numérique G. Praud, Archives municipales de Rochefort

Siège social de «Flèches cars», 12 rue Cochon-Duvivier. Photographie, fonds numérique E. Daubnier, Archives municipales de Rochefort

« Flèches cars »...

... est créé en 1932 à Saintes par Marcial Melchior. Il s'installe à Rochefort à partir de 1938 et dessert la ligne Rochefort-Saintes. Sa fille, Emilienne Daubnier, poursuit l'œuvre de son père jusqu'en 1982. Elle se souvient :

«Comme les gens n'avaient pas de voiture, ils prenaient le car. Il pouvait y avoir jusqu'à 50 personnes dans le véhicule... il en montait même sur la galerie. Sur le trajet, à force, tout le monde se connaissait. Les jours de marché, beaucoup de personnes des alentours venaient vendre leurs produits... Volailles et autres marchandises vivantes trouvaient alors leur place dans le car !».



Après la guerre, les familles achètent leur voiture. Les cars sont alors de moins en moins utilisés mais avec le développement du tourisme, Marcial Melchior propose ses services pour des excursions plus lointaines. Rue Cochon Duvivier vers 1949, photographie, fonds numérique E. Daubnier, Archives municipales de Rochefort



Les Cars Rouges Charentais

Le père de M. Praud, Georges Praud, crée l'entreprise des «Cars Rouges Charentais» vers 1938. Elle assure la ligne La Rochelle-Rochefort-Royan. Enfant, il attrape très vite «le virus de la mécanique» :

«J'accompagnais mon père le soir après mes devoirs et pendant toutes les vacances. Les gens me connaissaient et m'appelaient Jojo. Je me souviens que certains passagers avaient une façon bien particulière de conserver leur billet ! Ils le pliaient sous l'alliance pour parer à tout contrôle».



Bagages et vélos trouvent place sur le toit du bus. Pour descendre, chaque voyageur doit directement prévenir le chauffeur. Photographie, fonds numérique René Kériguy, BD-26, Archives municipales de Rochefort (tous droits réservés)

CITRAM

En 1872, le plan Freycinet indique «qu'aucun point du territoire français ne doit se trouver à plus d'une journée de charrette à cheval d'une gare». Les transports en cars vont répondre à ces préconisations de façon encore plus rapide.



Bureau de ville de la CITRAM, 82 rue de la République, place Colbert en 1939. Photographie, fonds numérique Feniou, Archives municipales de Rochefort

C'est pourquoi la Compagnie de l'Industrie et des Transports Automobiles de Matha (C.I.T.R.A.M) est créée en 1921 pour desservir la région. Celle-ci rachète la Société Auxiliaire des Transports de l'Ouest et Sud Ouest (S.A.T.O.S) de Rochefort en juillet 1934.

DE LA PLACE COLBERT À LA PLACE DE VERDUN

Le stationnement des autocars sur la place Colbert engendre des embouteillages de plus en plus fréquents. La Ville de Rochefort décide alors la construction d'une gare routière publique place de Verdun dès 1960.

Les travaux débutent en 1965 sur les plans de l'architecte Marc Quentin. Le projet prend du retard et c'est seulement en 1967 que la gare routière est mise en service. C.I.T.R.A.M, «Flèches cars», «Cars Martin» et «OCECARS» intègrent les lieux.

En 1990, l'architecte rochefortais François Delbecque est chargé du réaménagement de l'édifice pour les deux compagnies restantes. En effet, C.I.T.R.A.M rachète les «Cars Martin» en 1973 et OCECARS devient propriétaire de «Flèches cars» en 1981.



Les autocars stationnés le long des rues de la République et Cochon Duvivier. La rue Audry de Puyravault est occupée par les taxis. Carte postale, fonds numérique M. Dupont, Archives municipales de Rochefort



La gare routière place de Verdun, édifiée à l'emplacement de l'ancienne porte Lesson par Marc Quentin en 1967. Carte postale, fonds numérique J. Nonin, Archives municipales de Rochefort

LE MARCHÉ ET LES HALLES

Histoire de familles



Le marché, rue de l'Arsenal.
A gauche, la bourse du commerce.
Devant, les bancs des poissonniers.
Carte postale, fonds numérique A. Baril,
Archives municipales de Rochefort

CHRONOLOGIE

1594 Henri IV accorde à la châtelainie de Rochefort trois foires par an et un marché, le jeudi de chaque semaine.

1672 Colbert de Terron décide la construction des premières halles en bois.

1698 Les halles sont vendues à des particuliers.

1801 Installation au 1^{er} étage du tribunal et de la Bourse du commerce. De nombreux Rochefortais nomment encore le bâtiment «la Bourse».

1815 La ville devient propriétaire de l'édifice.

1851-1853 Démolition des halles puis construction de l'imposant «Hôtel de la Bourse».

1868 Le «Bazar Parisien», entrepôt général de binteloterie : première boutique à s'installer au rez-de-chaussée des halles.

1899 Emile Rivalland, marchand de lingerie, inaugure «Les Magasins de la Bourse».

1910 Ouverture du «Bar Moderne» à l'emplacement de l'actuelle salle Aurore.

1931 Le marché s'étend avenue La Fayette.

1965 Reprise des locaux des «Magasins de la Bourse» par la Ville pour l'aménagement d'un marché couvert.

1966 L'équipe du film «Les Demoiselles de Rochefort» investit l'ancienne boutique de M. Rivalland pour les scènes du magasin de musique de M. Dame.

1970 Incendie de la «Bourse» : les archives du tribunal, du greffe, des prud'hommes et des douanes sont entièrement détruites. Le bâtiment réhabilité devient le Palais des Congrès.

Le marché, rue de l'Arsenal, vers 1900.
Au fond, la porte de l'arsenal.
Carte postale, fonds numérique A. Baril,
Archives municipales de Rochefort



11 Rochefort-sur-Mer - Le Marché - Rue de l'Arsenal

LA FAMILLE DONCE

Ginette Donce est née en 1925 à Rochefort. Elle vend ses poissons sur le marché depuis... 1939 !



«A la sans sel ! A la sans sel !». Suzanne Dudoignon vend ses sardines à l'angle des rues de la République et de Gaulle, dans les années 1950.

«L'après-midi, il fallait aller chercher les sardines à l'arrivage à La Rochelle. On prenait un bateau entier à deux, avec Maurice Cousseau. Lui faisait le faubourg et nous la ville. La vente démarrait vers 16 h jusqu'à 19 h environ, à la débauche.»

«Le marché, c'était le matin : les mardi, jeudi et samedi à Rochefort. Le vendredi à Pont L'Abbé. Nous achetions le poisson à La Rochelle. Aujourd'hui, c'est à la Cotinière.»

«Maman n'a jamais connu les halles. A cette époque, on vendait le poisson à l'extérieur.»



Suzanne Dudoignon et son petit-fils Eric rue de la République dans les années 1950.

«Ma grand-mère vendait déjà dans les rues : lavagnons, crevettes, coques, sourdons, boucs. C'était la pêche de mon grand-père. Elle cuisait les crevettes et faisait du porte à porte, avec son panier.»

«Ma mère, Suzanne Dudoignon, a démarré en 1920, jusqu'à sa mort en 1960 : elle vendait dans les rues et sur le marché.»

«Les jours de contre marché, j'accompagnais maman dans ses tournées jusqu'au Petit-Marseille avec la baladeuse. On faisait «la chine» dans les rues, on remontait la rue Gambetta, passait par Chante-Alouette. Les gens nous attendaient. Le matin, on vendait le poisson et le soir la sans-sel.»



Suzanne et sa fille Ginette Donce, entourées de M. Placet et de M. Trottier, vers 1948-1949. Les bancs de 2 mètres de large sont situés à l'extérieur des halles. Les tréteaux sont installés tous les matins.

Les sardines crues, façon Ginette

Enlevez la peau, tirez sur la queue, vous obtenez deux beaux filets à déguster avec des pommes de terre bouillies. Un régal !

«La Brasserie de l'Atlantique fournissait les pains de glace que l'on cassait au maillet ! On n'en utilisait pas toujours, car en ce temps là, ce n'était pas obligatoire. On enveloppait le poisson dans du papier journal, et on n'était pas plus malade que maintenant !»

«Aujourd'hui, la famille a trois bancs différents à Rochefort. Mon arrière petit-fils de 10 ans va démarrer lui aussi, il va déjà à la criée avec son grand-père ! Ce sera la sixième génération à vendre du poisson.»

Photographies, fonds numérique G. Donce, Archives municipales de Rochefort

LES MAGASINS RIVALLAND



Emile Rivalland né en 1878 à La Roche-sur-Yon et décédé en 1965 à Rochefort.

Après avoir exercé de nombreux petits métiers, camelot, apprenti pâtissier... Emile Rivalland arrive à l'âge de 21 ans à Rochefort, où il crée les «Magasins de la Bourse».

A l'image des Grands Magasins alors en plein essor, Emile Rivalland vend des articles de mode. Dès qu'il en a la possibilité, il agrandit son établissement jusqu'à occuper la quasi-totalité des arcades des rues Martrou et de l'Arsenal !



Au plus fort de leur activité, les magasins de la Bourse emploient 25 personnes.

Evelyne Griffié, fille de Lucette et de Michel Rivalland, se souvient de son grand-père comme d'un homme très actif :

«Un jour, il a acheté 5 kg de peinture verte... pas question de gâcher ! Il a tout repeint en vert, même le cheval à bascule. C'était un grand-père en or qui aimait beaucoup la vie de famille.»

En 1946, Michel et Emile Rivalland deviennent propriétaires d'une nouvelle boutique, place Colbert, «Lyne maroquinerie», pour l'installation de M. et Mme Griffié. Ils tiennent ce magasin jusqu'en 1986.

Photographies et carte postale, fonds numérique E. Griffié, Archives municipales de Rochefort

Emile Rivalland devant son magasin. Il se fournit à l'enseigne «Magasins Réunis», d'où le nom, «Mag-nis» : début de magasin et fin de réunis.



Les Magasins de la Bourse au début du XX^e siècle. Le frère d'Emile Rivalland, Alfred, possède lui aussi une boutique, rue de la République. Pour se différencier de son aîné, Emile Rivalland ajoute «le Jeune» sur les publicités de son commerce.

De nombreux Rochefortais gardent en mémoire les magnifiques décorations des vitrines de la boutique :

«En posant la main à un endroit spécifique de la devanture, une animation s'enclenchait : des cochons se mettaient à courir les uns derrière les autres pour entrer dans une machine qui les transformait en saucisse.»

Pour ses deux enfants, Emile Rivalland achète d'autres commerces en ville. En 1923, il ouvre le magasin «Au touriste», place Colbert, pour sa fille Lucette. 4 ans plus tard, il cède les «Magasins de la Bourse» à son fils Maurice et devient propriétaire de «Mag-Nis».

A son tour, Maurice Rivalland crée le magasin «Diane», à l'angle des rues Pierre Loti et Audry de Puyravault. De son côté, une des filles de Lucette et Michel Rivalland, Anne-Marie, ouvre «Caprices» avec son mari Yves Lainé.



La Marque MAG-NIS est recommandée
Téléphone 134 - Reg. Com. n° 52

D'UN BOUT À L'AUTRE DU QUARTIER

Témoignages...



Liliane Roblin accompagnée de ses parents et de ses voisins d'immeuble, rue Zola, rebaptisée Gallieni quelques années plus tard. En arrière plan, la prison. Vers 1936, photographie, fonds numérique L. Roblin, Archives municipales de Rochefort

LILIANE, RUE GALLIENI

Liliane Roblin grandit dans une maison en face de l'ancien château d'eau, à côté de la prison, pas très loin des thermes, de la porte Bégon...

«L'ambiance de ce quartier était très particulière, en raison de la proximité des casernes. Il y avait beaucoup de mouvement, surtout avec le 3^e RIC.

Le château d'eau était encore en fonction. A côté, le square Cochon-Dupuy offrait un merveilleux terrain de jeux pour les enfants. Avec mon frère, nous grimpons dans ce que nous appelions le «bénitier» (l'ancienne fontaine en face de chez nous) !

L'hôpital Saint-Charles, construit en 1971, a totalement modifié l'environnement de mon enfance, jusqu'au nom de la rue, qui de Zola fut renommée Gallieni.»

Le ravitaillement pendant la guerre

Agée de 12 ans, Liliane part à vélo, chercher de la nourriture chez sa tante, à Bords. A son retour, elle est beaucoup trop chargée ! La fillette met plus de temps que prévu pour rentrer. Mais le couvre feu est à 21 h et les portes de la ville sont fermées...



Porte Bégon : arrivée des Allemands à Rochefort Juin 1940, photographie, fonds numérique J. Nompain, Archives municipales de Rochefort

Les évasions de prisonniers !

Le jardin de la maison de Liliane Roblin est mitoyen avec la prison. Un mur de 7 mètres les sépare. Elle se souvient de plusieurs évasions dont celle de 1946 :

«Ma chambre était située à l'écart, dans le jardin. Vers 1 h du matin, ma mère est venue me réveiller. Elle était accompagnée des gendarmes qui recherchaient des évadés. Ils ont regardé partout, jusque sous mon lit !

Ma mère m'a proposé de venir dormir avec elle, mais comme je n'étais pas peureuse, j'ai refusé... Seulement 5 minutes plus tard, j'ai entendu parler au-dessus de moi, sur le toit ! J'ai un peu regretté l'invitation de ma mère... j'ai poussé un meuble devant ma porte.

Les prisonniers ont sauté de mon toit sur le balcon et de là, ils ont enjambé la balustrade pour tomber sur l'escalier en ciment, juste en-dessous. L'un des deux évadés s'est alors cassé le bras ! Au même moment, ma mère a traversé l'immeuble, au risque de les croiser, pour aller chercher les gendarmes ! Le temps qu'ils arrivent, les fuyards n'étaient plus là. Au final, ils ont été rattrapés pas très loin dans le pâté de maisons.»



Le square Cochon-Dupuy avant la construction de l'hôpital. Le château d'eau fonctionne jusqu'en 1956. Photographie, fonds numérique J. Nonin, Archives municipales de Rochefort



Liliane Roblin en 1936, sur le balcon d'où les prisonniers sont tombés. Photographie, fonds numérique L. Roblin, Archives municipales de Rochefort

Tailleur en chambre

Le beau-père de Liliane est tailleur en chambre dans les années 1930. Dans l'immeuble du n° 12, les clients peuvent passer commande :

«Sur la rue se trouvaient les logements qu'il louait et à l'arrière, dans le fond de la cour, l'atelier et le magasin. L'ensemble se composait de deux grandes pièces. Il y avait beaucoup de tissus en réserve, pliés délicatement sur des planches et rangés par couleur. Il fallait satisfaire la clientèle qui était d'un certain niveau social.»

Les bains douches

Vers 17 ans, Liliane Roblin et Thérèse Duperriez vont à l'école ensemble. Après les cours, Thérèse, dont les parents tiennent les Bains douches, 87 rue Pierre Loti, propose à ses amies : «Venez, on va prendre un bain chez moi !»

«Devant les grilles de la porte Bégon, je me suis retrouvée face à plusieurs militaires allemands. Ils m'ont dit de repartir d'où je venais et voulaient à tout prix fouiller mon sac.

Sauf qu'il était rempli de farine et d'autres denrées interdites en cette période de restriction ! Heureusement, le chef allemand a ordonné l'ouverture des portes.

Au moment de passer les grilles, une pomme est tombée de mon sac... Autant vous dire que je ne me suis pas retournée pour la ramasser ! J'ai eu très peur ce jour là.»



De gauche à droite : Liliane Roblin, son frère, une amie et Thérèse Duperriez. Photographie, fonds numérique L. Roblin, Archives municipales de Rochefort

GINETTE, RUE DE LA MARINE

Ginette Donce est née rue de la Marine en 1925. Elle connaît bien le quartier : elle y vit depuis toujours...

Le Bœuf gras

«Les bouchers faisaient le tour de la ville et des quartiers à l'occasion de la fête du bœuf gras. Ils distribuaient du mimosa à tout le monde, s'arrêtaient dans les bistros. La bête ayant reçu un prix en était décorée.»

Les maisons de tolérance

«Au centre droit de la photographie, les filles de la maison de tolérance 29 rue du Port. J'y allais souvent car j'étais copine avec la fille de la maîtresse de maison.

Dans le quartier, il y avait aussi beaucoup de filles en chambre, indépendantes. Lorsqu'un client sortait, elles nous envoyaient chercher un broc d'eau au puits et nous donnaient 10 centimes !

Ces femmes nous respectaient, et nous les respections aussi. Elles ne nous auraient pas entraînés dans le mal. Nous les connaissions par leur prénom, Suzanne, Bettina, Nelly... comme les autres voisines.»

Les courses de sacs

«Les gamins du quartier se retrouvaient devant le bistrot du coin, chez Largeau. Il organisait avec la maîtresse de la maison de tolérance des courses de sacs dans la rue. La récompense était un verre de grenadine.»



Promenade du Bœuf gras à l'angle de la rue du Port et de la rue Thiers, le 20 février 1930. Ginette à 5 ans : elle est à droite sur la photographie avec un bonnet blanc.

Photographie, fonds numérique G. Donce, Archives municipales de Rochefort

Les commerces

«On était bien achalandés, on avait tout dans le quartier : des épiceries, le charbon, des boulangeries, une charcuterie, une boucherie, etc.

Avant, on ne prenait pas 1 litre d'huile d'un coup, mais un quart. Et puis on n'avait pas de frigo pour conserver les aliments...»

Les bagarres

«J'aimais mieux mon quartier avant, même s'il y avait des bagarres. Les gars de la Marine et ceux de la Coloniale venaient voir les filles dans le quartier, mais ils ne s'entendaient pas... C'était presque comme au temps des cow-boys : les batailles avec des culs de bouteilles, des nerfs de bœuf.»

Les remparts

«Enfant, j'allais jouer sur les remparts. C'était comme à Brouage, avec des échauguettes. Quand on allait acheter du bouillon à l'épicerie plus haut, on passait toujours par les remparts.

Au début du siècle, ma grand-mère élevait des moutons sur les remparts, elle en avait plus d'une centaine.»

Les voisins

«Les soirs d'été, tout le monde sortait sa chaise devant sa porte... C'était bien !»

L'OLYMPIA ET LA COUPE D'OR

Cinéma et salles de bal

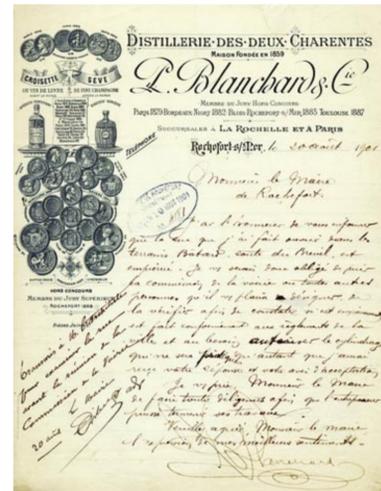


L'immeuble à droite du théâtre porte au début du XX^e siècle l'inscription «Distillerie des Deux Charentes». Carte postale, fonds numérique A. Baril, Archives municipales de Rochefort

L'OLYMPIA

L'immeuble situé 99 rue de la République, à proximité du théâtre, abrite au XIX^e siècle une fabrique de chocolat puis le Café de la Marine. Reconstitué en 1872, il est alors occupé par la Distillerie des Deux Charentes, appartenant à M. Blanchard. Un vaste incendie détruit la distillerie en 1891. L'immeuble est vendu et transformé pour la création du cinéma Olympia en 1924.

Cet établissement donne un surcroît d'animation à la rue de la République. Au rez-de-chaussée se trouve la salle de projection et à l'étage une salle pour les bals, banquets, mariages... Son élégante façade, la majesté du vestibule et de l'escalier, les salles pimpantes impressionnent les Rochefortais. Le cinéma présente d'abord les films muets. Le premier film parlant à Rochefort y est projeté en 1930 ! L'Olympia devient ciné-club à partir de 1958 et ferme en 1978.



Papier à en-tête de la Distillerie des Deux Charentes Archives municipales de Rochefort



Edmond Boutinard et sa femme devant leur magasin 61 rue Lafayette. Carte postale, fonds numérique J. Bourdigal, Archives municipales de Rochefort

EDMOND BOUTINARD, décorateur de l'Olympia

La salle du 1^{er} étage de l'Olympia est ornée par le peintre décorateur rochefortais Edmond Boutinard (1887-1954) dans les années 1930.

Quinze peintures murales paysagères de 5 m² ornent les murs. Des piliers métalliques soutiennent les galeries du 1^{er} étage. L'ensemble étant éclairé par la verrière du toit.

Roger Tessier se souvient :

«*Ses talents de décorateur n'étaient pas contestés. Il a beaucoup exercé au théâtre municipal. Il a brossé plusieurs fois à ma connaissance le rideau du théâtre. Il a également réalisé de nombreux décors mobiles.*»

«*La salle haute de l'Olympia a longtemps servi de salle de danse où beaucoup de mes contemporains ont ébauché des idylles. L'établissement avait une très bonne réputation, la meilleure de toute la ville.*»

Boutinard réalise également les décors de la fête du Moyen-âge qui se déroule à Rochefort en 1934 : chaque angle de la place Colbert est orné d'une porte monumentale réalisée par les décorateurs Boutinard, Augéard et Raynaud.



Signature de Boutinard sur les peintures murales de la salle du 1^{er} étage de l'Olympia. Photographie, Archives municipales de Rochefort



Salle du 1^{er} étage de l'Olympia, peintures murales de Boutinard. Photographie 2008, Archives municipales de Rochefort

Au 1^{er} étage de l'Olympia, un dancing accueille la jeunesse rochefortaise, mais aussi des bals d'enfants, fêtes, élection de miss Rochefort, théâtre de marionnettes, conférences, expositions... et même des cours d'escrime en 1938 !

L'immeuble, propriété de la ville depuis 1998, abrite aujourd'hui la partie administrative du Théâtre de la Coupe d'Or.



Personnalités rochefortaises lors d'un bal au 1^{er} étage de l'Olympia en 1935. A l'arrière plan, les décors de Boutinard. Photographie René Kériguy, AH4-17, Archives municipales de Rochefort (tous droits réservés)



Bal du théâtre de la Coupe d'Or. Photographie, fonds numérique CALCR, Archives municipales de Rochefort

Roger Tessier, né en 1913, se souvient de la redoute de 1931 :

«*Nous sommes allés au théâtre, je crois pour la mi-carême puisque c'était la fameuse «redoute», dont nous avons entendu parler. Pour la circonstance, nous avons loué des costumes de Pierrot. Nous étions six. Le bal costumé attirait la grande foule. Le théâtre était transformé en salle de bal, avec plancher amovible. Il y avait plusieurs groupes costumés.*»



Bal du théâtre de la Coupe d'Or, dans les années 1930. Photographie René Kériguy, AC4-6, Archives municipales de Rochefort (tous droits réservés)

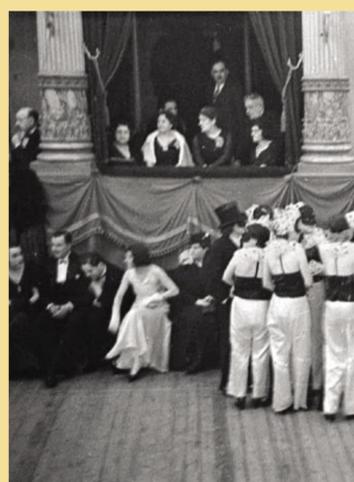
«LA REDOUTE DU THÉÂTRE»

La rue de la République est très dansante avant la guerre. A côté de l'Olympia, le théâtre organise aussi des soirées festives. Les fauteuils sont régulièrement recouverts d'un plancher : l'ensemble de la salle est alors à hauteur de la scène et permet aux danseurs d'évoluer sous le regard des admirateurs installés aux balcons...

«*La société des fêtes de charité prépare avec activité sa grande redoute du Mardi-gras. John Rod et sa compagnie orchestre-jazz incomparable donneront à cette soirée un entrain endiablé.*»

Parmi les différents concours prévus, signalons : concours de travestis, concours de costumes de bain, concours de grotesque, prix de quadrille, de chahut. Le tout récompensé par des prix très importants, en espèce et en nature... A l'occasion du concours de costumes de bain, le théâtre sera surchauffé.»

Tablettes des 2 Charentes, 11 février 1931



Bal du théâtre de la Coupe d'Or, dans les années 1930. Au 1^{er} plan, le fameux plancher amovible. Photographie René Kériguy, AC4-2, Archives municipales de Rochefort (tous droits réservés)

La redoute

Définition

Ce terme, tombé en désuétude, désigne à la fois le lieu où l'on donne des fêtes, et la fête elle-même ou le bal...

André Gravouille est né en 1915 au Café de la Paix. Il a bien connu les bals de la rue de la République...

«*La redoute était organisée au théâtre une fois par an pour Mardi-gras. C'était un grand chambardement à organiser.*»

Ce bal amenait beaucoup de monde à Rochefort. Sa renommée était telle qu'on y venait de Nantes !

Un plancher était posé sur les fauteuils à hauteur du bas des loges. Le foyer servait de bar : un buffet debout était tenu par mon père. Il stockait les bouteilles au frais dans des bailles, moitiés de tonneaux remplies de glace livrée par les marchands de glace de la Ville.

Le top de la redoute se déroulait en fin de soirée : les étudiants en médecine allaient chercher les plus belles demoiselles du 12, du 29 et du 206 (maisons de tolérance rue du Port et rue Pierre Loti). Ils les ramenaient au théâtre, nues sur un palanquin, où une haie d'honneur les attendait.»

LES BAIGNADES

Piscine Municipale et Bains Douches

LA PISCINE DES REMPARTS

Avant la guerre 1939-1945, nombreux sont les Rochefortais à se baigner dans les bassins à flot, la vieille forme...

Mais après le départ des Allemands en 1944, les bassins n° 1, 2 et 3 sont envasés. Le conseil municipal décide la construction d'une «piscine provisoire» dès 1945. Aménagée dans l'ancienne douve d'alimentation de la pompe à feu, «la Baignade Municipale» est inaugurée le 6 juillet 1946.

Au fil du temps, grâce à l'amélioration des moyens de transports, la population préfère la plage... la piscine municipale est délaissée et ferme ses portes dans l'indifférence la plus totale.

Il faudra attendre 1970 pour l'aménagement d'un vrai «stade nautique», rue Charles Maher.



Le bassin de 31 mètres de long est divisé en deux parties. D'un côté le «petit bassin» et de l'autre, le «bassin sportif». Les plongeurs s'effectuent du haut des remparts ! Photographie 1946, fonds numérique R. Sarazin, Archives municipales de Rochefort



La piscine était située entre la passerelle menant à la vieille forme (ancien pont de chemin de fer pour l'Arsenal) et le bastion de la Charente. Photographie 2009, Archives municipales de Rochefort

Des leçons de natation...

...sont proposées par un maître nageur breveté de la Marine Nationale !

Mais aussi, des cours de nage de style : Crawl, Trudgeon, Over Arm Stroke, Brasse, Dos Crawlé, Plongeurs, Acrobaties Nautiques, Water-Polo.



L'entrée de la «Baignade Municipale», le jour de l'inauguration, le 6 juillet 1946. Au premier plan, les rails du chemin de fer de l'Arsenal. Photographie, fonds numérique René Kériguy, BA-14.6, Archives municipales de Rochefort (tous droits réservés)



Le long de la piscine, soutenus par une corde, les élèves apprennent les mouvements. Au fur et à mesure des leçons, le lest est lâché. Photographie, fonds numérique R. Failliot, Archives municipales de Rochefort

Roger Sarazin a toujours adoré plonger. Il se souvient de ses lieux de baignade :

«A l'origine, il y avait des appontements de la Marine à l'autre bout du bassin n° 3. Les Rochefortais avaient le droit de s'y baigner uniquement à des heures très précises. Enfants, nous nous amusions à récupérer de la vase dans le fond du bassin ! La piscine des remparts n'était pas profonde à côté...

Aussitôt après la guerre, les bains ont été interdits dans le port de commerce. Une piscine a été aménagée dans le bassin n° 1. Elle était délimitée par des appontements, le long de la voie d'eau menant au bassin n° 2... les bateaux passaient à côté ! Quand les Allemands sont arrivés, il n'y avait plus un seul lieu de baignade autorisé »

«LES BAINS MODERNES» 87- 89 RUE PIERRE LOTI

Les bains douches municipaux de l'avenue Rochambeau et de la Cabane Carrée sont bien connus des Rochefortais. Parallèlement existait à Rochefort «Les Bains Modernes», un établissement privé.

Ces locaux sont utilisés dès 1863 par la Société Anonyme des Glacières Rochefortaises qui, en plus de la fabrication de pains de glace, est un établissement de bains, doté d'une installation d'hydrothérapie.

Aujourd'hui converti en immeuble d'habitation, seuls les cartouches de marbre vert sur les murs de la cour rappellent l'ancienne fonction du lieu : «Bains de Barèges», «Carafes rafraîchissantes»...

Cartes postales, fonds numérique T. Miège, Archives municipales de Rochefort



Ces 3 cartes postales de 1927 représentent les bains douches juste avant l'arrivée de la famille Duperriez.



Le jet d'eau avec l'angelot a été retiré dans les années 1980.



La caissière à l'entrée des bains douches, en tenue de rigueur : blouse et coiffe blanches.

Extrait du règlement intérieur de la piscine municipale

1946

Art.1 : La piscine municipale est ouverte au public tous les jours de 9 h à 12 h et de 15 h à 20 h.

Art.3 : L'accès de la piscine est interdit :

1- aux personnes affectées d'une maladie cutanée ou se trouvant dans un état maladif qui serait sujet à répulsion pour les autres baigneurs.

2- aux personnes en état d'ivresse.

Art.8 : L'usage du savon est absolument interdit dans la piscine ; le linge ayant servi ne doit jamais être tordu ni dans la piscine, ni dans les cabines.

Art.9 : Il est rigoureusement interdit de cracher par terre et dans le bassin.

Art.13 : Les baigneurs doivent se présenter en tenue décente.

L'usage des produits chimiques qui déteignent ou sont corrosifs est rigoureusement interdit.



Publicité. Tablettes des Deux Charentes du 27 octobre 1928, Archives municipales de Rochefort

André et Camille DUPERRIEZ...

... s'installent en septembre 1927 comme masseurs-pédicures. Ils sont les derniers propriétaires des bains douches jusqu'en 1952.

A l'origine, les bains occupent tout le 1^{er} étage et le rez-de-chaussée : 36 cabines de bains, des salles de massage, pédicure, douche au jet, hydrothérapie.

A leur arrivée, l'activité est réduite au rez-de-chaussée avec 17 cabines. Le 1^{er} étage est déjà transformé en 2 appartements : la famille Duperriez occupe celui de l'aile droite. En sous-sol, une machine à vapeur permettant la fabrication des pains de glace n'est plus utilisée.

«Avant la guerre, l'établissement était ouvert tous les jours sauf le dimanche après-midi. Mes parents avaient 2 employés... Les clients venaient dans un but thérapeutique ou esthétique.

Ma mère se faisait livrer des sacs de pierres très souffrées pour les bains de Barèges, contre les maladies de peau comme la gale.

Mon père recevait des jockeys ou des boxeurs qui avaient besoin de perdre du poids avant la compétition.»

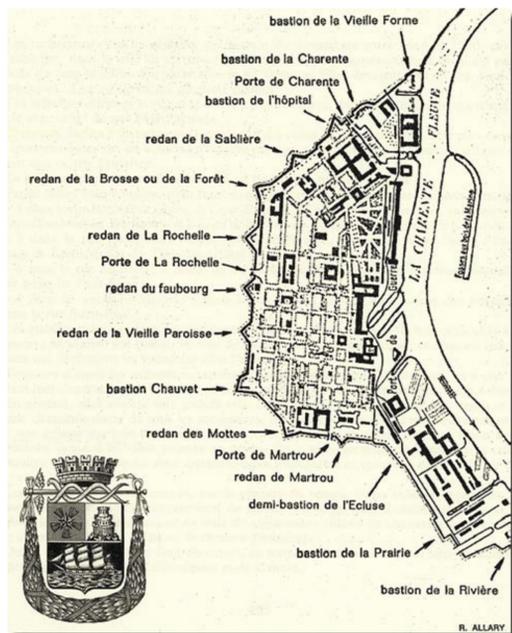
«Pendant la guerre, l'alimentation en eau de ville était insuffisante. Face à cela, un employé de la ville a eu l'idée de crever les canalisations qui passaient dans le marais afin d'y capter l'eau, qui est évidemment devenue saumâtre, sableuse, avec parfois des alevins. Certains clients s'amusaient à les aligner sur le bord de la baignoire. Ma mère a confectionné des sacs de toile pour filtrer l'eau : il faut dire que les robinets étaient à gros débit !

Les sanitaires se développant chez les particuliers, notre mère ferma une partie de l'établissement en 1952. Elle conserva seulement son activité de pédicure. Les salles de bains furent transformées en deux appartements, puis l'ensemble a été vendu par lots de 1984 à 1989.»

Témoignage de Thérèse et Claude Duperriez

LES REMPARTS

Rochefort Intra Muros



Plan des fortifications de Rochefort.
Carte, fonds R. et M. Allary,
Archives municipales de Rochefort

L'échauguette derrière la poste.
Une cunette est chargée d'évacuer une partie des égouts de la ville. Pour renforcer sa solidité, le rempart est intégralement planté d'ormes.
Carte postale, fonds numérique M. Basse,
Archives municipales de Rochefort



des garde-fous évitaient que les gens ne tombent dedans. Ces garde-fous étaient constitués de barres de fer montées sur des socles en pierre.

L'idée me prit de faire de l'équilibre sur ces barres de fer... j'avais fait un ou deux mètres lorsque j'ai perdu l'équilibre ! Mais au lieu de tomber côté terre, je suis tombé côté douves et me voilà pendu la tête la première dans les douves. Heureusement, j'ai réussi à prendre deux racines d'ormeaux poussées à travers les pierres et je ne les lâchais plus ; je me suis mis à crier.

Un passant est venu me tirer de cette fâcheuse position. Une fois sorti des douves, je n'ai pas demandé mon reste et je suis parti en courant à l'école.»

Les mésaventures de Marcel Dubois, 8 ans, vers 1910...

«[...] ce jour là, l'idée me prit d'aller faire un tour sur les remparts avant de rentrer à l'école. A ce moment là, les remparts étaient entourés de douves et dans les tournants,

LA VILLE FORTIFIÉE

A sa création, Rochefort n'est pas dotée de fortification. Pourtant, le développement de l'Arsenal inquiète les ennemis du Roi. En 1674, l'Amiral hollandais Tromp menace de destruction l'ensemble de la ville...

L'alerte est prise très au sérieux et dès 1675, les travaux de fortification sont entrepris d'après les plans du Chevalier de Clerville. La ville est ceinte du nord au sud. Aux deux extrémités, les remparts s'appuient sur la Charente, frontière naturelle du côté Est de l'Arsenal.

Au départ, trois portes ouvrent la ville sur l'extérieur : porte Charente, porte de La Rochelle et porte Martrou. Pour permettre l'accès au nouvel hôpital de la Marine, le rempart est percé d'une poterne (porte dérobée) en 1788. A la demande des habitants du faubourg



Porte Carnot, vue vers l'intérieur de la ville. Après de nombreux remaniements, la porte de La Rochelle devient la porte Carnot en 1902. Sous le pilier «entrée», le stand Giambiasi propose à la vente de nombreuses cartes postales. Le monument aux Morts est construit en 1925 à cet emplacement.
Carte postale, fonds numérique M. Basse, Archives municipales de Rochefort

une autre poterne est percée entre les rues La Fayette et Saint-Louis, qui deviendra la porte Lesson en 1864.



La porte Bégon, décorée pour une visite présidentielle. Elle remplace la porte Charente condamnée en 1861 par le creusement des bassins 1 et 2.
Photographie Moinet, Médiathèque de Rochefort



La porte Lesson, ouverte sur l'avenue Rochambeau. Adolphe Lesson, médecin rochefortais, finance une partie des travaux d'agrandissement de l'ancienne poterne.
Carte postale, fonds numérique A. Baril, Archives municipales de Rochefort

Démolition des remparts

Dès 1870, les habitants se plaignent des accès trop réduits au centre-ville, défavorisant l'activité des commerces. Cependant, ce n'est qu'en 1921 qu'un décret signé du Président de la République Alexandre Millerand déclasse l'enceinte fortifiée de la Place de Rochefort et autorise sa démolition.

M. Robert Allary témoigne de l'incommodité de ces murs d'enceinte : «Combien de fois, passant par la poterne Saint-Charles, n'avons-nous pas tremblé, ma grand-mère et moi, car le malheureux bec de gaz était faible ainsi que le Cours d'Ablois qui, lui aussi, était bien sombre.»



La poterne Saint-Charles en cours de démolition.
Photographie, fonds numérique R. Allary, Archives municipales de Rochefort

Les travaux sont effectués en plusieurs tranches jusque dans les années 1950 ! Seuls ouvrages conservés : les remparts des ronds-points Vauban et Bégon et l'échauguette derrière la poste.

De l'école en bois...

En 1885, le Génie Militaire autorise la construction d'une école contre les remparts, à la seule condition qu'elle soit en bois pour faciliter sa destruction en cas de réquisition.

Robert Allary raconte :

«Cette école en beau sapin rouge a vu mon père à sa création et moi-même jusqu'en 1929. Les classes étaient rapiécées au fil des années et sous les planches, de nombreux rats circulaient.»



Enfants de l'école en bois, années 1920. Pendant la construction du groupe scolaire Zola, les élèves vont en classe dans l'ancien tribunal, rue Charles de Gaulle.
Photographie, fonds numérique M. Dubois, Archives Municipales de Rochefort

... au groupe scolaire Zola

L'école en bois et les remparts rasés, la place est nette pour la construction d'une nouvelle école.

Edifié en 1932 sur près de 150 mètres de long et 100 mètres de large, ce bâtiment accueille pendant longtemps la majorité des petits Rochefortais du centre. Après guerre, plusieurs écoles primaires voient le jour et permettent une meilleure répartition des enfants dans la ville. Une partie de l'édifice est alors convertie en collège avant de laisser place aux bureaux de la Caisse d'Allocations Familiales à partir de 2000.



Œuvre de Léon Lavoine. Cette architecture répond au courant Art Déco des années 30.
Carte postale, fonds numérique J. Bourdigal, Archives municipales de Rochefort

L'école pendant l'Occupation

Les infrastructures défensives allemandes sont prises en charge par l'organisation Todt. L'intendance s'installe dans les locaux du groupe scolaire, réquisitionnés jusqu'en 1944. De nombreux «travailleurs étrangers» prisonniers sont affectés à ce service.

José Vila Cornellas fuit le régime Franquiste et arrive en France en 1939. Il est immédiatement interné au camp d'Argelès-sur-Mer, dans des conditions déplorables.

Possédant un savoir faire de charcutier, il est alors transféré à l'intendance de l'organisation TODT, à Rochefort.

José rencontre d'autres «travailleurs étrangers» avec qui une véritable solidarité va se nouer. Sa femme Giselle, rencontrée dans la cité en 1942, nous compte quelques anecdotes :

«Un jour, un des hommes annonça la mort de «Franco» avec un peu de chagrin. Les autres s'écrièrent : «Franco est mort et t'es triste ! Tu devrais être heureux !» Mais il s'agissait d'un des trois cochons qu'il élevait et qu'il avait appelés Franco, Benito et Adolphe.»



Georges, travailleur hollandais, et José Vila Cornellas dans la cour de l'école Zola vers 1942.
Photographie, fonds numérique G. Vila Cornellas, Archives municipales de Rochefort